

de vie. Le canot était resté le long du bord, à la place même où nous l'avions laissé. Nous résolûmes de retourner à l'île Gueboror. Ned Land espérait être plus heureux que la veille au point de vue du chasseur, et désirait visiter une autre partie de la forêt.

Au lever du soleil, nous étions en route. L'embarcation, enlevée par le flot qui portait à terre, atteignit l'île en peu d'instants.

Nous débarquâmes, et, pensant qu'il valait mieux s'en rapporter à l'instinct du Canadien, nous suivîmes Ned Land dont les longues jambes menaçaient de nous distancer.

Ned Land remonta la côte vers l'ouest, puis, passant à gué quelques lits de torrents, il gagna la haute plaine que bordaient d'admirables forêts. Quelques martins-pêcheurs rôdaient le long des cours d'eau, mais ils ne se laissaient pas approcher. Leur circonspection me prouva que ces volatiles savaient à quoi s'en tenir sur des bipèdes de notre espèce, et j'en conclus que, si l'île n'était pas habitée, du moins, des êtres humains la fréquentaient.

Après avoir traversé une assez grasse prairie, nous arrivâmes à la lisière d'un petit bois qu'annonçait le chant et le vol d'un grand nombre d'oiseaux.

"Ce ne sont encore que des oiseaux, dit Conseil.

"Mais il y en a qui se mangent ! répondit le harponneur.

"Point, ami Ned, répliqua Conseil, car je ne vois là que de simples perroquets.

"Ami Conseil, répondit gravement Ned, le perroquet est le faisan de ceux qui n'ont pas autre chose à manger.

"Et j'ajouterai, dis-je, que cet oiseau, convenablement préparé, vaut son coup de fourchette."

En effet, sous l'épais feuillage de ce bois, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une éducation plus soignée pour parler la langue humaine. Pour le moment, ils caquetaient en compagnie de perches de toutes couleurs, de grèves kakatouas, qui semblaient méditer quelque problème philosophique, tandis que des loris d'un rouge éclatant passaient comme un morceau d'étamine emporté par la brise, au milieu de kakaos avul bruyant, de papouas peints des plus fines nuances de l'azur, et de toute une variété de volatiles charmants, mais généralement peu comestibles.

Cependant, un oiseau particulier à ces terres, et qui n'a jamais dépassé la limite des îles d'Arrou et des îles des Papouas, manquait à cette collection. Mais le sort me réservait de l'admirer avant peu.

Après avoir traversé un taillis de médiocre épaisseur, nous avions retrouvé une plaine obstruée de buissons. Je vis alors s'enlever de magnifiques oiseaux que la disposition de leurs longues plumes obligeait à se diriger contre le vent. Leur vol ondulé, la grâce de leurs courbes aériennes, le chatouillement de leurs couleurs, attirèrent et charmèrent le regard. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

"Des oiseaux de paradis ! m'écriai-je.

"Ordre des passereaux, section des clystomores, répondit Conseil.

"Famille des perdreaux ? demanda Ned Land.

"Je ne crois pas, maître Land. Néanmoins, je compte sur votre adresse pour attraper un de ces charmants produits de la nature tropicale !

"On essaiera, monsieur le professeur, quoique je sois plus habitué à manier le harpon que le fusil."

Les Malais, qui font un grand commerce de ces oiseaux avec les Chinois, ont, pour les prendre, divers moyens que nous ne pouvions employer. Tantôt ils disposent des lacets au sommet des arbres élevés que les paradisiers habitent de préférence. Tantôt ils s'en emparent avec une gluteine qui paralyse leurs mouvements. Ils vont même jusqu'à empoisonner les fontaines où ces oiseaux ont l'habitude de boire. Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui nous laissait peu de chances de les atteindre. Et, en effet, nous épuîsâmes vainement une partie de nos munitions.

Vers onze heures du matin, le premier plan des montagnes qui forment le centre de l'île était franchi, et nous n'avions encore rien tué. La faim nous aiguillonnait. Les chasseurs s'étaient fiés au produit de leur chasse, et ils avaient en tort. Très-heureusement, Conseil, à sa grande surprise, fit un coup double et assura le déjeuner. Il abattit un pigeon blanc et un ramier, qui, lestement plumés et suspendus à une brochette, rôtièrent devant un feu ardent de bois mort. Pendant que ces intéressants animaux cuisaient, Ned prépara des fruits de l'artocarpus. Puis, le pigeon et le ramier furent dévorés jusqu'aux os et déclarés excellents. La muscade, dont ils ont l'habitude de se gaver, parfume leur chair et en fait un manger délicieux.

"C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil.

"Et maintenant, Ned, que vous manque-t-il ? demandai-je au Canadien.

"Un gibier à quatre pattes, monsieur Aronax, répondit Ned Land. Tous ces pigeons ne sont que hors-d'œuvre et amusettes de la bouche ! Aussi, tant que je n'aurai pas tué un animal à côtelettes, je ne serai pas content !

"Ni moi, Ned, si je n'attrape pas un paradisier.

"Continuons donc la chasse, répondit Conseil, mais en revenant vers la mer. Nous sommes arrivés aux premières pentes des montagnes, et je pense qu'il vaut mieux regagner la région des forêts."

C'était un avis sensé, et il fut suivi. Après

une heure de marche, nous avions atteint une véritable forêt de sagoutiers. Quelques serpents inoffensifs fuyaient sous nos pas. Les oiseaux de paradis se dérobaient à notre approche, et véritablement, je désespérais de les atteindre, lorsque Conseil, qui marchait en avant, se baissa soudain, poussa un cri de triomphe, et revint à moi, rapportant un magnifique paradisier.

"Ah ! bravo ! Conseil, m'écriai-je.

"Monsieur est bien bon, répondit Conseil.

"Mais non, mon garçon. Tu as fait là un coup de maître. Prendre un de ces oiseaux vivants, et le prendre à la main !

"Si monsieur veut l'examiner de près, il verra que je n'ai pas eu grand mérite.

"Et pourquoi, Conseil ?

"Parce que cet oiseau est ivre comme une caille.

"Ivre ?

"Oui, monsieur, ivre des muscades qu'il dévorait sous le muscadier où je l'ai pris. Voyez, ami Ned, voyez les monstrueux effets de l'intempérance !

"Mille diables ! riposta le Canadien, pour ce que j'ai bu de gin depuis deux mois, ce n'est pas la peine de me le reprocher !"

Cependant, j'examinai le curieux oiseau. Conseil ne se trompait pas. Le paradisier, enivré par le suc capiteux, était réduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler. Il marchait à peine. Mais cela m'inquiéta peu, et je le laissai couver ses muscades.

Cet oiseau appartenait à la plus belle des huit espèces que l'on compte en Papouasie et dans les îles voisines. C'était le paradisier "grand-émeraude," l'un des plus rares. Il mesurait trois décimètres de longueur. Sa tête était relativement petite, ses yeux placés près de l'ouverture du bec, et petits aussi. Mais il offrait une admirable réunion de nuances, étant jaune de bec, brun de pieds et d'ongles, noisette aux ailes empourprées à leurs extrémités, jaune pâle à la tête et sur le derrière du cou, couleur d'émeraude à la gorge, brun marron au ventre et à la poitrine. Deux filets cornés et duveteux s'élevaient au-dessus de sa queue, que prolongeaient de longues plumes très-légères, d'une finesse admirable, et ils complétaient l'ensemble de ce merveilleux oiseau que les indigènes ont poétiquement appelé "l'oiseau du soleil."

Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen des paradisiers, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possède pas un seul vivant.

"C'est donc bien rare ? demanda le Canadien, du ton d'un chasseur qui estime fort peu le gibier au point de vue de l'art.

"Très-rare, mon brave compagnon, et surtout très-difficile à prendre vivant. Et même morts, ces oiseaux sont encore l'objet d'un important trafic. Aussi, les naturels ont-ils imaginé d'en fabriquer comme on fabrique des perles ou des diamants.

"Quoi ! s'écria Conseil, on fait de faux oiseaux de paradis ?

"—Oui, Conseil.

"Et monsieur connaît-il le procédé des indigènes ?

"Parfaitement. Les paradisiers, pendant la mousson d'est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelées plumes subalaires. Ce sont ces plumes que recueillent les faux-monnayeurs en volatiles, et qu'ils adaptent adroitement à quelque pauvre perruche préalablement mutilée. Puis ils teignent la suture, ils vernissent l'oiseau, et ils expédient aux muséums et aux amateurs d'Europe ces produits de leur singulière industrie.

"Bon ! fit Ned Land, si ce n'est pas l'oiseau, ce sont toujours ses plumes, et tant que l'objet n'est pas destiné à être mangé, je n'y vois pas grand mal !"

Mais si mes désirs étaient satisfaits par la possession de ce paradisier, ceux du chasseur canadien ne l'étaient pas encore. Heureusement, vers deux heures, Ned Land abattit un magnifique cochon des bois, de ceux que les naturels appellent "bari-outang." L'animal venait à propos pour nous procurer de la vraie viande de quadrupède, et il fut bien reçu. Ned Land se montra très-glorieux de son coup de fusil. Le cochon, touché par la balle électrique, était tombé raide mort.

Le Canadien le dépouilla et le vida proprement, après en avoir retiré une demi-douzaine de côtelettes destinées à fournir une grillade pour le repas du soir. Puis, cette chasse fut reprise, qui devait encore être marquée par les exploits de Ned et de Conseil.

En effet, les deux amis, battant les buissons, firent lever une troupe de kangarous, qui s'enfuirent en bondissant sur leur pattes élastiques. Mais ces animaux ne s'enfuirent pas si rapidement que la capsule électrique ne put les arrêter dans leur course.

"Ah ! monsieur le professeur, s'écria Ned Land que la rage du chasseur prenait à la tête, quel gibier excellent, cuit à l'étuvé surtout ! Quel approvisionnement pour le *Nautilus* ! Deux ! trois ! cinq à terre ! Et quand je pense que nous dévorerons toute cette chair, et que ces imbéciles du bord n'en auront pas miette !"

Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien, s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se contenta d'une douzaine de ces intéressants marsupiaux, qui forment le premier ordre des mammifères apaltes, nous dit Conseil.

Ces animaux étaient de petite taille. C'était une espèce de ces "kangarous-lapins," qui gisent habituellement dans le creux des arbres, et dont la vélocité est extrême ; mais s'ils sont de médiocre grosseur, ils fournissent, du moins, la chair la plus estimée.

Nous étions très-satisfaits des résultats de notre chasse. Le joyeux Ned se proposait de revenir le lendemain à cette île enchantée, qu'il voulait dépeupler de tous ses quadrupèdes comestibles. Mais il comptait sans les événements.

A six heures du soir, nous avions regagné la plage. Notre canot était échoué à sa place habituelle. Le *Nautilus*, semblable à un long écuëil, émergeait des flots à deux milles du rivage.

Ned Land, sans plus tarder, s'occupa de la grande affaire du dîner. Il s'entendait admirablement à toute cette cuisine. Les côtelettes de "bari-outang," grillées sur des charbons, répandirent bientôt une délicieuse odeur qui parfuma l'atmosphère !...

Mais je m'aperçois que je marche sur les traces du Canadien. Me voici en extase devant une grillade de porc frais ! Que l'on me pardonne, comme j'ai pardonné à maître Land, et pour les mêmes motifs !

Enfin, le dîner fut excellent. Deux ramiers complétèrent ce menu extraordinaire. La pâte de sagou, le pain de l'artocarpus, quelques mangues, une demi-douzaine d'ananas, et la liqueur fermentée de certaines noix de cocos, nous mirent en joie. Je crois même que les idées de mes dignes compagnons n'avaient pas toute la netteté désirable.

"Si nous ne retournions pas ce soir au *Nautilus* ? dit Conseil.

"Si nous n'y retournions jamais ?" ajouta Ned Land.

En ce moment, une pierre vint tomber à nos pieds, et coupa court à la proposition du harponneur.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 5 mars.—Le gouvernement de la puissance, par l'entremise du professeur Kingston, de l'observatoire de Toronto, a envoyé à la compagnie du chemin de fer de Québec et du lac St. Jean six caisses d'instruments pour faire des opérations météorologiques dans le district qu'il traverse.

Il paraît que le climat du lac St. Jean est à peu près le même que celui de Montréal et qu'il y tombe beaucoup moins de neige que dans cette dernière ville.

Toronto, 8.—On s'attend à ce que l'hon. George Brown reviendra d'Angleterre au milieu d'avril.

Plusieurs rivières dans la province ont débordé en conséquence du dégel et des pluies récentes, et il en résulte des dommages considérables surtout aux ponts.

Albany, 8.—Il y a eu une terrible inondation causée par la rivière Mohawk ici ; la ligne du chemin de fer Central est submergée en différents endroits entre Fonda et Amsterdam.

Milwaukee, 8.—Une dépêche de Lacrosse annonce qu'une grande inondation s'opère dans le voisinage de cette localité, causant de graves dommages aux voies ferrées, aux ponts, aux écluses et autres propriétés.

San Francisco, 10.—Le vapeur *City of San Francisco*, venant de Sydney par voie d'Auckland et Honolulu, est arrivé hier, apportant trois cents colis pour l'exposition du centenaire américain.

Chicago, 10.—Des rapports spéciaux annoncent qu'une tempête, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, a visité le Nord-Ouest cette après-midi et ce soir. Elle paraît s'être étendue de Quincy, Ill., jusqu'à la partie septentrionale de l'Iowa. La ville d'Huzelgreen, Wisconsin, a été cruellement éprouvée par une trombe qui a causé beaucoup de pertes de vies et de propriétés. On parle de 40 personnes qui y ont péri ou ont été grièvement blessées. Le tourbillon a détruit 26 bâtisses, et a tout abattu sur un certain espace de terrain.

Londres, 5.—Don Carlos est arrivé à Folkestone, après deux heures d'une très-mauvaise traversée, dans laquelle il a souffert beaucoup du mal de mer.

Londres, 6.—Une dépêche de Pesth dit que le Danube déborde à nouveau, et les maisons sont submergées. La durée de l'inondation est sans précédent. Quelques-uns des faubourgs ont été envahis par les eaux durant douze jours. Plusieurs rivières ont également inondé les campagnes.

Paris, 7.—Le niveau de la Seine s'élève toujours ; on craint que l'inondation ait des résultats terribles.

Paris, 9.—Le ministère français a été définitivement constitué comme suit :

M. Dufaure, vice-président du conseil et ministre de la justice.

M. Ricard, ministre de l'Intérieur.

M. Waddington, ministre de l'Instruction publique et des cultes.

M. Christophe, ministre des Travaux-Publics.

Jeisserenc de Bort, ministre de l'Agriculture et du Commerce.

L'amiral Fourichon, ministre de la Marine.

Léon Say, ministre des finances.

Le général de Cissey, ministre de la guerre.

Le duc de Cazes, ministre des affaires étrangères.

Tous les membres du nouveau Cabinet appartiennent au centre-gauche. Demain, M. Dufaure fera connaître à la Chambre, par écrit ou verbalement, le programme du Cabinet.

**Le tunnel sous la Manche.**—La commission internationale chargée d'examiner les projets préparatoires relatifs au tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre s'est réunie ces jours derniers à Paris. Elle a terminé ses travaux. Elle est tombée entièrement d'accord sur les points qu'elle a eus à examiner et sur la possibilité de l'entreprise.

Les membres qui la composent ont signé le protocole attestant cet accord et donnant le résumé des travaux de la commission.

M. Gavard, ministre plénipotentiaire remplissant les fonctions de premier secrétaire à l'ambassade de Londres, appelé à Paris pour prendre part aux travaux de la commission, va incessamment regagner son poste.

Cette grande entreprise qui passait, il n'y a que quelques années encore, pour une chimère, est donc réalisable et pratique.

Or, au moment où la commission rendait cette décision, le plus infatigable promoteur du projet qui doit relier la France à l'Angleterre, l'ingénieur Thomé de Gamond, mourait.

On annonce que ses funérailles ont eu lieu au moment précis où les membres de la commission déclaraient exécutable le rêve de sa vie entière.

**Terrible feu de prairie dans le Kansas.**

—Dans la nuit de vendredi dernier, un feu de prairie s'est déclaré dans le "Smoky," à 25 milles de Brookville, et de là s'est rapidement répandu sur tous les environs ; poussé par un vent furieux qui soufflait avec une vitesse de 58 milles à l'heure, il eut bientôt détruit plus de cent fermes. Les maisons, les écuries, les meubles, et les clôtures étaient consumés par les flammes dévorantes qui couraient plus vite qu'un cheval n'aurait pu le faire. Une pauvre femme et son enfant ont été brûlés en un instant ; un fermier près de Brookville a été tellement brûlé qu'il s'est suicidé pour mettre fin à ses souffrances. On estime que plus de 100 familles sont aujourd'hui sans asile. Une grande quantité de bestiaux et de chevaux, qui n'ont pu fuir assez vite, ont péri dans les flammes, et c'est seulement par les efforts les plus énergiques que la petite ville de Brookville a pu être sauvée. 25 cars de fret qui se trouvaient sur un des côtes de la voie ont été consumés ; la "stock-yard" a été détruite.

C'était la scène la plus terrible dont on puisse se faire une idée. Des milliers et des milliers d'acres ont été ravagés, et où s'élevaient quelques heures auparavant les fermes des colons, il ne reste plus rien maintenant qu'un vaste désert. On ne connaît pas encore le chiffre des dommages, mais ils doivent être énormes.

LE JEU DE DAMES

Nos nouveaux abonnés qui s'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre dernier pour les explications.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal. Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

AUX CORRESPONDANTS

A MM. F. X. Gravel et Georges Landry.—Merci pour vos problèmes, nous les publierons prochainement.

PROBLÈMES REÇUS POUR LE CONCOURS

Nous avons reçu plusieurs beaux problèmes pour notre concours. Quoique la prime offerte ait été de peu de valeur, les joueurs ont compris que ce n'était que pour encourager le jeu de Dames.

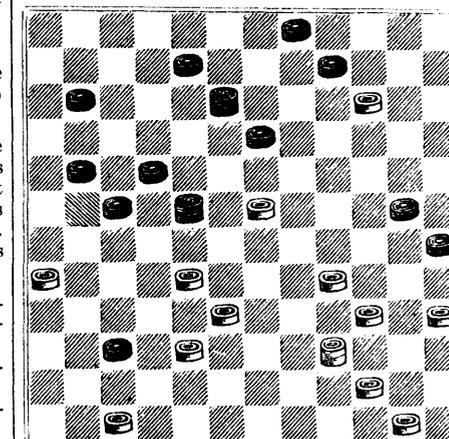
Nous avons cru devoir donner la prime à M. T. Berthiaume, pour le problème que nous publions aujourd'hui, quoique nous en ayons reçu plusieurs autres magnifiques, entr'autres ceux de MM. Massé, Lamer, Labelle et Riendeau.

PROBLÈME No. 15

PROBLÈME DU CONCOURS

Par T. Berthiaume, Montréal

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 13

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
65 à 60	51 à 64
20 14	34* 1
47 40	36 34
26 21	1* 27
42 36	30 52
70 11 et gagnent	

Solutions justes du Problème No. 13

Montréal :—P. Tardy, F. Riendeau, T. Berthiaume et Ar. Pelletier.